

□ Temps de lecture : 28 min.

Le cœur du sage connaît le moment (d'agir) et la manière de répondre (pour rendre compte de ses actions). Il y a un temps pour chaque chose ; mais il y a une grande affliction pour l'homme : ne pas connaître le passé et ne pas pouvoir avoir de nouvelles de l'avenir (Qo 8, 6-7).

Que Don Bosco avait cette connaissance et que les choses passées et futures qui l'intéressaient ne lui étaient pas cachées, nous en avons une nouvelle preuve dans la persuasion qui a inspiré les chroniques de Don Ruffino Domenico, de Don Bonetti Giovanni et les mémoires rédigés par Don Giovanni Cagliero, Don Cesare Chiala et d'autres, tous témoins auriculaires des paroles du serviteur de Dieu. En plein accord, ils nous exposent un autre rêve qu'il a raconté, au cours duquel il a vu son Oratoire de Valdocco et les fruits qu'il produisait, la condition des élèves devant Dieu, ceux qui étaient appelés à l'état ecclésiastique ou à l'état religieux dans la Pieuse Société, ou à vivre dans l'état laïc, et l'avenir de la nouvelle Congrégation.

Don Bosco a donc rêvé la nuit précédant le 2 mai, et le rêve a duré environ six heures. À l'aube, il s'est levé du lit pour noter les points principaux et les noms de certains des personnages qu'il avait vus passer devant lui pendant qu'il dormait. Il lui a fallu trois soirées consécutives pour le raconter, debout sur l'estrade sous les portiques après les prières. Le 2 mai, il parla pendant environ trois quarts d'heure. L'exorde, comme d'habitude dans ces récits, est apparu quelque peu confus et étrange pour les raisons que nous avons déjà exposées à plusieurs reprises, et pour celles que nous présenterons au jugement de nos lecteurs. Voici comment il a commencé à parler aux jeunes après avoir annoncé le sujet.

Ce rêve concerne uniquement les étudiants. Beaucoup de choses que j'ai vues ne peuvent être décrites, car ni mon esprit ni mes paroles ne suffisent. Il me semblait que j'étais sorti de ma maison des Becchi. J'étais engagé sur un sentier qui menait à un village près de Castelnuovo, appelé Capriglio. Je voulais me rendre à un champ tout sablonneux qui nous appartenait, dans une petite vallée derrière la maison, appelée Valcappone, dont la récolte suffit à peine à payer les impôts. Là, dans ma jeunesse, j'allais souvent travailler. J'avais déjà parcouru un bon bout de chemin, quand près de ce champ, je rencontrai un homme d'une quarantaine d'années, de taille ordinaire, avec une longue barbe, bien taillée, et brun de visage. Il était vêtu d'un habit qui lui descendait jusqu'aux genoux et était serré aux hanches ; sur la tête, il portait une sorte de bonnet blanc. Il semblait attendre quelqu'un. Cet homme me salua familièrement, comme si j'étais quelqu'un qu'il

connaissait depuis longtemps, et me demanda :

- Où vas-tu ?

En arrêtant le pas, je lui répondis :

- Eh ! Je vais voir un champ que nous avons par ici. Et toi, que fais-tu ici ?

- Ne sois pas curieux, me répondit-il, tu n'as pas besoin de le savoir.

- Très bien. Mais en attendant, fais-moi le plaisir de me dire ton nom et qui tu es, car je me rends compte que tu me connais. Moi, je ne te connais pas.

- Il n'est pas nécessaire que je te dise mon nom et mes qualités. Viens.

Faisons-nous compagnie.

Je repris mon chemin avec lui et après quelques pas, je me trouvai devant un vaste champ couvert de figuiers. Mon compagnon me dit :

- Vois les belles figues qu'il y a ici ? Si tu en veux, prends-en et mange.

Je répondis, étonné :

- Il n'y a jamais eu de figues dans ce champ.

Et lui :

- Et maintenant, il y en a : les voilà.

- Mais elles ne sont pas mûres, ce n'est pas encore la saison des figues.

- Pourtant regarde : il y en a déjà des belles et bien mûres ; si tu en veux, fais vite car il est tard.

Mais je ne bougeais pas et l'ami insistait :

- Mais fais vite, ne perds pas de temps, car le soir arrive.

- Mais pour quelle raison me presser à ce point ? Eh non ! je n'en veux pas ; j'aime les voir, les offrir, mais elles ont peu de goût à mon palais.

- Si c'est ainsi, allons-nous-en, mais souviens-toi de ce que dit l'Évangile de Saint Matthieu, où il parle des grands événements qui menaçaient Jérusalem. Jésus-Christ disait à ses Apôtres : *Ab arbore fici discite parabolam. Cum iam ramus ejus tener fuerit et folia nata, scitis quia prope est aestas* (De l'arbre à figues, apprenez la parabole : quand sa branche devient tendre et que les feuilles apparaissent, vous savez que l'été est proche, Mt. 24,32). Et il est d'autant plus proche maintenant que les figues commencent à mûrir.

Nous reprîmes notre chemin et voilà qu'un autre champ tout planté de vignes apparut. L'inconnu me dit aussitôt :

- Veux-tu du raisin ? Si les figues ne te plaisent pas, vois là ce raisin : prends-en et mange.

- Oh ! du raisin, nous en prendrons en temps voulu dans la vigne.

- Il y en a aussi ici.

- En temps voulu ! lui répondis-je.

- Mais ne vois-tu pas là tout ce raisin mûr ?

- Possible ? à cette saison ?
- Mais fais vite ! Il se fait tard ; tu n'as pas de temps à perdre.
- Et pourquoi une telle hâte ? Pourvu qu'à la fin de la journée je sois chez moi le soir.
- Fais vite, je dis fais vite, car bientôt il fera nuit.
- Ah ! s'il fait nuit, le jour reviendra.
- Ce n'est pas vrai, le jour ne reviendra plus.
- Mais comment ? Que veux-tu dire ?
- Que la nuit approche.
- Mais de quel soir parles-tu ? Veux-tu dire que je dois vraiment préparer mon fagot et partir ? Que je dois bientôt m'en aller vers mon éternité ?
- La nuit approche, tu as peu de temps.
- Mais dis-moi au moins si ce sera bientôt ! Quand sera-ce ?
- Ne sois pas si curieux. *Non plus sapere quam oportet sapere* (Rom. 12,3).
C'est ce que disait ma mère aux fouineurs, pensai-je en moi-même, et je répondis à haute voix :
- Pour l'instant, je n'ai pas envie de raisin !

Entre-temps, nous marchâmes encore un peu ensemble et nous arrivâmes au bout de notre propriété, où nous trouvâmes mon frère Giuseppe qui chargeait une charrette. En s'approchant, il me salua, puis il salua mon compagnon. Mais voyant que celui-ci ne répondait pas au salut et ne lui prêtait pas attention, il me demanda s'il était mon condisciple à l'école.

- Non, je ne l'ai jamais vu, répondis-je.
Alors il lui adressa de nouveau la parole :
- S'il vous plaît, dites-moi votre nom ; faites-moi l'honneur d'une réponse : que je sache avec qui je parle. - Mais l'autre ne l'écoutait pas. Mon frère, étonné, se tourna vers moi pour m'interroger.

- Mais qui est cet homme ?
- Je ne sais pas, il n'a pas voulu me le dire ! - Nous insistâmes tous deux encore un peu pour savoir d'où il venait, mais l'autre répétait toujours : *Non plus sapere quam oportet sapere*.

Entre-temps, mon frère s'était éloigné et je ne le vis plus, et l'inconnu se tourna vers moi et me dit :

- Veux-tu voir quelque chose de singulier ?
- Je le verrai volontiers, répondis-je.
- Veux-tu voir tes garçons tels qu'ils sont actuellement ? Ce qu'ils seront à l'avenir ? Et veux-tu les compter ?
- Oh oui, oui.

- Viens donc.

Première partie

Alors il sortit, je ne sais d'où, une grosse machine, que je ne saurais décrire, qui avait dedans une grande roue et qu'il planta au sol.

- Que signifie cette roue ? demandai-je.

On me répondit :

- L'Éternité dans les mains de Dieu ! - Et il prit la manivelle de cette roue et la fit tourner. Puis il me dit :

- Prends le manche et fais faire un tour.

Je le fis. Puis il me dit :

- Maintenant regarde là-dedans.

J'observai la machine et vis qu'il y avait une grande plaque de verre en forme de lentille, large d'environ un mètre et demi, qui se trouvait au milieu de la machine, fixé à la roue. Autour de cette lentille était écrit : *Hic est oculus qui humilia respicit in coelo et in terra* (Ps 112,6). Aussitôt, je mis mon visage sur cette lentille. Je regardai. Quel spectacle ! Je vis là-dedans tous les jeunes de l'Oratoire. - Mais comment est-ce possible ? disais-je en moi-même. Jusqu'à présent, je n'avais vu personne dans cette région et maintenant je vois tous mes fils ! Ne sont-ils pas tous à Turin ? - Je regardai au-dessus et sur les côtés de la machine, mais en dehors de cette lentille, je ne voyais rien. Je levai le visage pour dire mon étonnement à cet ami, mais après un instant, il m'ordonna de donner un second tour à la manivelle et je vis une séparation singulière et étrange parmi les jeunes. Les bons séparés des mauvais. Les premiers étaient rayonnants de joie. Les seconds, qui n'étaient pas nombreux, faisaient pitié. Je les reconnus tous, mais comme ils étaient différents de ce que leurs camarades pensaient d'eux ! Certains avaient la langue percée, d'autres les yeux douloureusement déformés, d'autres étaient opprimés par des maux de tête dus à des ulcères répugnants, d'autres avaient le cœur rongé par des vers. Plus je les regardais, plus je me sentais affligé en disant : - Mais est-il possible que ceux-ci soient mes fils ? Je ne comprends pas ce que veulent signifier ces étranges maladies.

À mes paroles, celui qui m'avait conduit vers la roue me dit :

- Écoute-moi. La langue percée signifie les mauvais discours ; les yeux déformés ceux qui interprètent et apprécient de manière tordue les grâces de Dieu, préférant la terre au ciel ; la tête malade est le mépris de tes conseils, la satisfaction des caprices ; les vers sont les passions malveillantes qui rongent les cœurs. Il y a aussi des sourds qui ne veulent pas entendre tes paroles pour ne pas les mettre en pratique.

Puis il me fit un signe et je donnai un troisième tour à la roue, les yeux fixés sur la lentille de l'appareil. Il y avait quatre jeunes liés avec de grosses chaînes. Je les observai attentivement et je les reconnus tous. Je demandai une explication à l'inconnu qui me répondit :

- Tu peux le savoir facilement : ce sont ceux qui n'écoutent pas tes conseils et, s'ils ne changent pas de comportement, ils sont en danger d'être mis en prison et d'y pourrir à cause de leurs crimes ou de graves désobéissances.

- Je veux noter leur nom pour ne pas l'oublier, dis-je ; mais l'ami répondit :

- Ce n'est pas nécessaire ; ils sont tous notés, les voici écrits dans ce carnet

!

Je remarquai alors un petit livre qu'il tenait à la main. Il me commanda de donner un autre tour. J'obéis et me remis à regarder. On voyait sept autres jeunes, qui se tenaient tous fiers, dans une attitude méfiante, avec un cadenas à la bouche qui fermait leurs lèvres. Trois d'entre eux se bouchaient aussi les oreilles avec les mains. Je me relevai à nouveau en cessant de regarder la plaque ; je voulais sortir le carnet pour noter avec un crayon leurs noms, mais cet homme dit :

- Ce n'est pas nécessaire ; les voici notés sur ce carnet, qui ne me quitte jamais.

Et il ne voulut absolument pas que j'écrive. Moi, stupéfait et affligé par cette étrangeté, je demandai pourquoi le cadenas serrait les lèvres de certains. Il me répondit :

- Tu ne comprends pas ? Ce sont ceux qui se taisent.

- Mais que taisent-ils ?

- Ils se taisent !

Alors je compris que cela voulait signifier ce qui concerne la confession. Ce sont ceux qui, même interrogés par le confesseur, ne répondent pas, ou répondent de manière évasive, ou contre la vérité. Ils répondent non, quand c'est oui.

L'ami continua :

- Vois ces trois-là : en plus du cadenas à la bouche, ils ont les mains sur les oreilles ? Quelle est déplorable leur condition ! Ce sont ceux qui non seulement se taisent en confession, mais ne veulent en aucune manière écouter les avertissements, les conseils, les commandements du confesseur. Ce sont ceux qui ont entendu tes paroles, mais ne les ont pas écoutées, n'y ont pas prêté attention. Ils pourraient baisser leurs mains, mais ils ne veulent pas. Les quatre autres ont écouté tes exhortations, recommandations, mais n'en ont pas profité.

- Et comment doivent-ils faire pour se débarrasser de ce cadenas ?

- *Ejiciatur superbia e cordibus eorum* (en chassant l'orgueil de leur cœur).

- J'aviserai tous ceux-là, mais pour ceux qui ont les mains sur les oreilles, il y

a peu d'espoir.

Cet homme me donna ensuite un conseil : sur deux mots dits pendant le sermon, que l'un soit sur la manière de bien faire les confessions. Je promis que j'obéirais. Je ne veux pas dire que je suivrai ce conseil à la lettre, car je deviendrais ennuyeux, mais je ferai tout mon possible pour inculquer souvent cette recommandation nécessaire. En effet, **ceux qui se damnent en se confessant sont plus nombreux que ceux qui se damnent pour ne pas se confesser, car même les plus mauvais se confessent parfois, mais beaucoup ne se confessent pas bien.**

Ce personnage mystérieux me fit donner un autre tour de roue.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je regardai et vis trois autres jeunes dans une attitude effrayante. Chacun avait un gros singe sur les épaules. J'observai attentivement et vis que les singes avaient des cornes. Chacune de ces horribles bêtes, avec ses pattes de devant, serrait un malheureux au cou tellement fort qu'il devenait tout rouge, son visage était enflammé et ses yeux sortaient presque de leurs orbites, injectés de sang ; avec ses pattes arrière, il le serrait aux cuisses de sorte qu'il pouvait à peine bouger ; avec la queue, qui allait jusqu'au sol, il l'enroulait autour des jambes, ce qui lui rendait la marche plus difficile et presque impossible. Cela signifiait que ces jeunes, après les exercices spirituels, sont en cas de péché mortel, spécialement d'impureté et d'immodestie, coupables de matière grave contre le sixième commandement. Le démon les serrait au cou, ne les laissant pas parler quand ils devraient. Il les faisait rougir au point qu'ils perdaient la tête et ne savaient plus ce qu'ils faisaient, restant ensuite liés par une honte fatale, qui au lieu de les conduire au salut les mène à la perdition. En les errant, il leur faisait sortir les yeux de la tête, de sorte qu'ils ne sont pas capables de voir leur misère, et les moyens de sortir de cet horrible état, car retenus par une peur et une répugnance terrifiantes à l'égard des Sacrements. Il les tenait ensuite serrés aux cuisses et aux jambes, afin qu'ils ne puissent plus marcher, ni faire un pas pour se mettre sur le chemin du bien. La force de la passion était telle à cause de l'habitude qu'ils croyaient que leur amendement était impossible.

Je vous assure, mes chers jeunes, que j'ai pleuré à ce spectacle. J'aurais voulu me lancer en avant pour aller libérer ces malheureux, mais à peine m'éloignais-je de la lentille que je ne voyais plus rien. Je voulus alors noter le nom de ces trois, mais l'ami répliqua :

- Chose inutile car ils sont écrits dans ce livre que je tiens à la main.

Alors, le cœur plein d'une émotion indicible, les larmes aux yeux, je me tournai vers le compagnon et dis :

- Mais comment ? C'est donc dans cet état que sont ces pauvres jeunes,

pour lesquels j'ai dépensé tant de paroles, j'ai utilisé tant de soins en confession et hors de la confession ? – Et je demandai comment ces jeunes devaient faire pour se débarrasser de cet horrible monstre. Il se mit à dire rapidement et en marmonnant : *Labor, sudor, fervor* (Travail, sueur, ferveur).

– Je ne comprends pas, parle plus clairement.

Il répéta à nouveau, mais toujours en marmonnant :

– *Labor, sudor, fervor*.

– C'est inutile ; si tu parles ainsi, je ne comprends pas.

– Oh ! tu veux te moquer de moi.

– Quoi qu'il en soit, je répète que je ne comprends pas.

– Mais quoi, tu es habitué à la grammaire et aux constructions des phrases à l'école. Sois attentif ! *Labor*, point-virgule ; *Sudor*, point-virgule ; *Fervor*, point. As-tu compris ?

– J'ai compris matériellement les mots, mais il faut que tu m'en donnes l'explication.

– *Labor in assiduis operibus ; Sudor in poenitentiis continuus ; Fervor in orationibus ferventibus et perseverantibus* (Travail dans un agir assidu ; Sueurs dans des pénitences continuelles ; Ferveur dans des prières ferventes et persévérantes). Mais pour ce genre de jeunes, tu as beau te sacrifier, tu ne réussiras pas à les gagner, car ils ne veulent pas secouer le joug de Satan dont ils sont les esclaves.

En attendant, je regardais et continuais à m'inquiéter en pensant : – Mais comment ! Tous ceux-là sont donc perdus ? Est-ce possible ! Même après les exercices spirituels... ceux-là... après que j'ai tant fait pour eux... après avoir tant travaillé... après tant de prédications... après tant de conseils que je leur ai donnés... et tant de promesses !... Après les avoir avertis tant de fois... Je ne m'attendais jamais à un tel désenchantement. Et tout cela ne pouvait me donner la de paix.

Alors mon interprète commença à me réprimander.

– Oh quel orgueilleux ! Voyez cet orgueilleux ! Et qui es-tu donc pour prétendre convertir parce que tu travailles ? Parce que tu aimes tes jeunes, tu prétends les voir tous répondre à tes intentions ? Te crois-tu supérieur à notre divin Sauveur dans l'amour des âmes, dans le travail et la souffrance pour elles ? Crois-tu que ta parole doit être plus efficace que celle de Jésus-Christ ? Prêches-tu mieux que lui ? Crois-tu avoir employé plus de charité, plus de soin envers tes jeunes, que celui qu'a eu le Sauveur envers ses apôtres ? Tu sais qu'ils vivaient avec lui continuellement, étaient comblés à chaque instant de toutes sortes de ses bienfaits, entendaient jour et nuit ses avertissements et les préceptes de sa doctrine,

voyaient ses actions qui devaient être un vif stimulant pour la sanctification de leurs mœurs. Que n'a-t-il pas fait et dit à propos de Judas ! Et pourtant Judas le trahit et mourut impénitent. Es-tu donc plus que les apôtres ? Les apôtres élurent sept diacres ; ils n'étaient que sept, choisis avec soin, et pourtant l'un d'eux prévariqua ! Et toi, sur cinq cents, tu t'étonnes du petit nombre qui ne répond pas à tes soins ? Prétends-tu réussir à n'en avoir aucun de mauvais, aucun qui soit pervers ? Oh l'orgueilleux ! – À ces mots, je me tus, mais non sans sentir mon âme oppressée par la douleur.

– Cependant, console-toi, reprit cet homme en me voyant tellement abattu, et il me fit donner un autre tour à la roue en reprenant : – Vois combien Dieu est généreux ! Regarde combien d'âmes il veut te donner ! Vois-tu là ce grand nombre de jeunes ?

Je me remis à regarder dans la lentille et vis une très grande foule de jeunes que je n'avais jamais connus de ma vie.

– Oui, je les vois, répondis-je, mais je ne les connais pas.

– Eh bien, ce sont ceux que le Seigneur te donnera en compensation de ces quatorze qui ne répondent pas à tes soins. Sache que pour chacun d'eux, le Seigneur t'en donnera cent.

– Ah ! pauvre de moi, m'écriai-je, j'ai déjà la maison pleine, où mettrai-je tous ces nouveaux jeunes ?

– Ne t'inquiète pas ! Pour le moment, il y a de la place. Plus tard, Celui qui te les envoie sait où tu les mettras. Lui-même trouvera les places.

– Mais ce n'est pas tant la place qui me dérange, c'est le réfectoire qui me donne sérieusement à réfléchir.

– Laisse tomber les plaisanteries, le Seigneur pourvoira.

– Si c'est ainsi, je suis très content, répondis-je tout consolé.

Et en observant longuement et avec une vive satisfaction tous ces jeunes, je retins les physionomies de beaucoup d'entre eux, de manière à pouvoir les reconnaître, si je les croisais.

Et c'est ainsi que Don Bosco finit de parler le soir du 2 mai.

Deuxième partie

La soirée du 3, il reprenait son récit. Dans la plaque de cristal, il avait également contemplé le spectacle de la vocation de chacun de ses élèves. Il fut concis et vibrant dans ses paroles. Il ne mentionna aucun nom et remit à un autre moment le récit des questions qu'il avait posées à son guide et les explications entendues, concernant certains symboles ou allégories qui lui étaient passées devant les yeux. Cependant, le clerc Ruffino en recueillit plusieurs grâce aux

confidences des jeunes eux-mêmes, à qui Don Bosco avait expliqué en privé ce qu'il avait vu à leur sujet ; c'est lui qui nous en a transmis la relation. Celle-ci fut écrite en 1861.

Quant à nous, pour plus de clarté dans l'exposition et pour ne pas être contraints à trop de répétitions, nous en ferons un tout, introduisant dans le récit les noms omis et les explications données, le plus souvent sans forme de dialogue. Cependant, nous serons exacts en rapportant à la lettre ce que le chroniqueur a écrit.

Don Bosco commença à parler ainsi.

L'inconnu était près de sa machine avec la roue et la lentille. Je m'étais réjoui en voyant tant de jeunes qui viendraient avec nous, quand on me dit :

- Veux-tu encore voir un des plus beaux spectacles ?

- Très volontiers !

- Fais tourner la roue ! - Je la tournai, je regardai dans la lentille et je vis tous mes jeunes divisés en deux grosses troupes, quelque peu distantes l'une de l'autre, sur une même vaste région. D'un côté, je vis un terrain cultivé en légumes, herbes et prairies, avec quelques rangées de vignes sauvages sur la rive. Là, les jeunes d'une de ces deux troupes travaillaient la terre avec des bêches, des houes, des pioches à deux pointes, des râtaux, des pelles. Ils étaient dispersés en équipes avec leurs supérieurs. À leur tête il y avait le chevalier Oreglia di S. Stefano qui distribuait des outils agricoles de toutes sortes à ceux qui bêchaient, et il faisait travailler ceux qui en avaient peu envie. Au loin, au fond de ce terrain, je vis aussi des jeunes qui semaient.

La seconde troupe se trouvait de l'autre côté dans un vaste champ de blé couvert d'épis dorés. Un long fossé servait de frontière entre celui-ci et d'autres champs cultivés qui se perdaient de chaque côté à l'horizon lointain. Ces jeunes travaillaient à récolter la moisson, mais tous ne faisaient pas le même travail. Beaucoup moissonnaient et faisaient des gros tas ; certains formaient des gerbes, d'autres glanaient, d'autres conduisaient une charrette, d'autres battaient, d'autres affûtaient les faux, d'autres les affilaient, d'autres les distribuaient, d'autres jouaient de la guitare. Je vous assure que c'était une belle scène, d'une variété surprenante.

Dans ce champ, à l'ombre de vieux arbres, on voyait des tables avec la nourriture nécessaire pour tout ce monde ; et plus loin, un vaste et magnifique jardin clos, ombragé et riant, rempli de toutes sortes de parterres de fleurs.

La séparation des cultivateurs de la terre et des moissonneurs indiquait ceux qui embrassaient l'état ecclésiastique et ceux qui ne le faisaient pas.

Cependant, je ne comprenais pas le mystère et me tournant vers mon guide, je lui

demandai :

– Que veut dire cela ? Qui sont ceux qui bêchent ?

– Tu ne sais pas encore ces choses ? me fut répondu ; ceux qui bêchent sont ceux qui travaillent seulement pour eux-mêmes, c'est-à-dire qui ne sont pas appelés à l'état ecclésiastique, mais à un état laïque. – Et je compris tout de suite que ceux qui bêchaient étaient les apprentis, à qui il suffit de penser à sauver leur âme, sans avoir l'obligation spéciale de s'employer au salut de celle des autres.

– Et ceux qui moissonnent, qui sont de l'autre côté du champ ? Je compris sans aucun doute que c'étaient ceux qui étaient appelés à l'état ecclésiastique. Et maintenant je sais qui doit devenir prêtre, et qui doit embrasser une autre carrière.

Je contemplais avec une vive curiosité ce champ de blé. Provera distribuait les faux aux moissonneurs et cela indiquait qu'il pourrait devenir Directeur de Séminaire ou de Communauté religieuse ou de maison d'étude, ou peut-être même quelque chose de plus. Il convient de noter que tous ceux qui travaillaient ne prenaient pas la faux de lui, car ceux qui la demandaient étaient ceux qui feraient partie de notre Congrégation. Les autres la recevaient de certains distributeurs, qui n'étaient pas des nôtres et cela voulait signifier qu'ils deviendraient prêtres, mais pour se consacrer au Saint Ministère en dehors de l'Oratoire. La faux est le symbole de la parole de Dieu.

À tous ceux qui la voulaient, Provera ne donnait pas immédiatement la faux. Certains étaient envoyés par lui à manger d'abord, l'un un morceau, l'autre deux morceaux, c'est-à-dire celui de la piété et celui de l'étude. Rossi Giacomo fut envoyé en prendre un. Certains se rendaient dans le bosquet où se trouvait le clerc Durando qui faisait beaucoup de choses et, entre autres, préparait la table pour les moissonneurs et leur donnait à manger. Cette fonction indiquait ceux qui sont destinés de manière spéciale à promouvoir la dévotion envers le Saint-Sacrement. Pendant ce temps, Galliano Matteo s'affairait à apporter à boire aux moissonneurs.

Costamagna alla aussi prendre une faux mais il fut envoyé par Provera dans le jardin pour cueillir deux fleurs. Il en fut de même pour Quattroccolo. À Rebuffo il fut dit de cueillir trois fleurs avec la promesse qu'ensuite la faux lui serait mise en main. Il y avait aussi Olivero.

Pendant ce temps, on voyait tous les autres jeunes dispersés ici et là au milieu des épis. Beaucoup étaient disposés en ligne ; certains avaient devant eux une faux large, d'autres une moins large. Don Ciattino, curé de Maretto, moissonnait avec une faux reçue de Provera. Don Francesia et Vibert coupaient le blé. Moissonnaient aussi Perucatti Giacinto, Merlone, Momo, Garino, Iarach, qui sauveraient les âmes par la prédication, s'ils correspondaient à leur vocation. Certains coupaient plus et d'autres moins. Bondioni moissonnait comme un

désespéré, mais est-ce qu'une action violente pourra durer ? D'autres donnaient de la faux dans le blé avec toute leur force, mais ne coupaient jamais rien. Vaschetti prit une faux et se mit à couper sans arrêt, jusqu'à ce qu'il sorte du champ et aille travailler ailleurs. À d'autres, il arriva la même chose. Parmi ceux qui moissonnaient, beaucoup n'avaient pas la faux affilée ; à d'autres faux manquait la pointe. Certains l'avaient si abîmée que, voulant néanmoins moissonner, ils déchiraient et abîmaient tout.

Ruffino Domenico moissonnait ; on lui avait assigné une faux très large et sa faux coupait bien ; elle avait seulement le défaut qu'il lui manquait la pointe, symbole de l'humilité : c'était le désir de tendre à un grade plus élevé parmi les égaux. Il allait chez Cerruti Francesco pour la faire marteler. En effet, j'observai Cerruti qui martelait les faux, indice qu'il devait mettre dans les cœurs la science et la piété, ce qui sous-entendait qu'il deviendrait un enseignant. Le martelage était la fonction de celui qui se consacre à l'enseignement du clergé et Provera lui confiait les faux abîmées. À Don Rocchietti et à d'autres, il remettait celles qui avaient besoin d'être affûtées, telle étant leur occupation. La mission d'affûter était propre à celui qui forme le clergé à la piété. Viale se présenta et alla prendre une faux qui n'était pas affilée, mais Provera voulut lui en donner une autre tranchante, passée sur la meule. Je vis aussi un forgeron, qui devait préparer les fers agricoles et celui-ci était Costanzo.

Pendant que tout ce travail compliqué battait son plein, Fusero faisait les gerbes, et cela voulait dire conserver les consciences dans la grâce de Dieu ; mais en venant encore plus au particulier et en prenant les gerbes non pas comme images des simples fidèles, mais de ceux qui sont destinés à l'état ecclésiastique, on comprenait qu'il occuperait un poste d'enseignant dans l'instruction des clercs.

Il y avait ceux qui l'aidaient à lier les gerbes et je me souviens d'avoir vu parmi les autres Don Turchi et Ghivarello. Ce sont ceux qui sont destinés à ajuster les consciences, comme le ferait un confesseur, en particulier pour ceux qui sont affectés ou aspirants à l'état ecclésiastique.

D'autres transportaient les gerbes sur une charrette, qui représentait la grâce de Dieu. Les pécheurs convertis doivent monter dessus, pour s'engager sur le droit chemin du salut, qui a pour terme le ciel. La charrette se mit en mouvement lorsqu'elle fut pleine de gerbes. Elle était tirée non par des jeunes, mais par des bœufs, symbole de force persévérante. Il y avait ceux qui les conduisaient. Don Rua précédait la charrette et la guidait et cela veut dire qu'il aurait comme tâche de guider les âmes vers le ciel. Don Savio venait derrière avec le balai pour ramasser les épis et les gerbes qui tombaient.

Dispersés dans le champ, on voyait ceux qui glanaient, parmi lesquels

Bonetti Giovanni et Bongiovanni Giuseppe, c'est-à-dire ceux qui ramassaient les pêcheurs obstinés. Bonetti, en particulier, est appelé par le Seigneur de manière particulière à chercher ces malheureux échappés de la faux des moissonneurs.

Avec Fusero, Anfossi dressait sur le champ des tas de gerbes de blé coupé, destiné à être battu au moment opportun, ce qui était peut-être l'indice d'une future chaire d'enseignement. D'autres comme Don Alasonatti formaient les meules et ce sont ceux qui administrent les deniers, veillent à l'exécution des règles, enseignent les prières et le chant des louanges sacrées, c'est-à-dire qui travaillent, matériellement et moralement, à mettre les âmes sur le chemin du paradis.

Un lopin de terre apparaissait nivelé et aménagé pour y battre le grain. Don Cagliero Giovanni, qui était d'abord allé dans le jardin cueillir des fleurs et les avait distribuées à ses camarades, se rendit dans cette aire pour battre le blé avec son bouquet à la main. Battre le blé se réfère à ceux qui sont destinés par Dieu à s'occuper de l'instruction du bas peuple.

À distance, on voyait plusieurs fumées noires s'élever vers le ciel. C'était l'œuvre de ceux qui ramassaient l'ivraie et, sortis du champ occupé par les épis, la mettaient en tas et la brûlaient. Ce sont ceux qui sont spécialement destinés à enlever les mauvais du milieu des bons, indiquant les directeurs de nos futures maisons. Parmi eux on reconnaissait Don Cerruti Francesco, Tamietti Giovanni, Belmonte Domenico, Albera Paolo et d'autres qui, encore jeunes, étudient dans les premières classes du collège.

Toutes les scènes décrites ci-dessus se déroulaient en même temps et je vis parmi cette multitude de jeunes certains qui portaient une lampe à la main pour éclairer même en plein midi. Ce sont ceux qui donneront le bon exemple aux autres ouvriers de l'évangile et qui devront éclairer le clergé. Parmi eux se trouvait Albera Paolo qui, en plus d'avoir la lampe, jouait aussi de la guitare ; et cela signifie qu'il montrera le chemin aux prêtres, et leur donnera du courage pour avancer dans leur mission. C'était une allusion à quelque haute charge qui sera occupée par lui dans l'Église.

Cependant, au milieu de tout ce mouvement, tous les jeunes que je voyais n'étaient pas occupés à un travail. L'un d'eux tenait un pistolet à la main, c'est-à-dire qu'il aspirait à la carrière militaire ; il ne s'était cependant pas encore décidé.

Certains, les mains sur les hanches, observaient ceux qui moissonnaient, résolus à ne pas imiter leur exemple ; certains se montraient indécis, mais sentant la fatigue, ne savaient pas s'ils devaient se résoudre eux aussi à moissonner. D'autres, en revanche, couraient pour prendre la faux. Mais certains, une fois arrivés là, restaient oisifs. D'autres utilisaient la faux en la tenant à l'envers et parmi eux Molino. Ce sont ceux qui font le contraire de ce qu'ils doivent faire. Il y

avait parmi eux, et j'en comptais beaucoup, qui s'éloignaient pour aller ramasser des lambrusques : ce sont ceux qui perdent leur temps en des choses étrangères à leur ministère.

Pendant que je contemplais ce qui se passait dans le champ de blé, je voyais l'autre groupe de jeunes qui bêchaient, offrant lui aussi un spectacle singulier. La plupart de ces jeunes robustes travaillaient de toute leur force, mais il ne manquait pas les négligents. Certains manœuvraient la houe à l'envers ; d'autres frappaient les mottes, mais la houe était toujours hors de terre ; à certains, à chaque coup de houe, le fer échappait du manche. Le manche signifie la bonne intention.

Ce que j'observai alors, c'est que certains, qui sont maintenant apprentis, étaient sur le champ de blé qu'ils moissonnaient, et d'autres qui étudient maintenant, étaient là à bêcher. J'essayai à nouveau de prendre note de chaque détail, mais mon interprète me montrait toujours son carnet et m'empêchait d'écrire.

En même temps, je voyais un très grand nombre de jeunes qui étaient là sans rien faire, ne sachant se déterminer s'ils devaient se mettre à moissonner ou à bêcher. Les deux Dalmazzo, Gariglio Primo, Monasterolo avec beaucoup d'autres regardaient mais étaient prêts à prendre une décision.

Continuant à observer, je distinguai parmi ceux qui sortaient du milieu de ceux qui bêchaient, ceux qui voulaient aller moissonner. L'un courut dans le champ de blé si imprudemment qu'il ne pensa pas à se procurer d'abord une faux. Rougissant de cette précipitation stupide, il retourna en arrière pour en demander une. Celui qui les distribuait ne voulait pas lui en donner et il la réclamait :

- Ce n'est pas encore le moment, lui dit le distributeur.
- Si, c'est le moment, je la veux.
- Non, va d'abord prendre deux fleurs dans ce jardin.
- Ah ! s'exclama le présomptueux en haussant les épaules, j'irai prendre des fleurs tant qu'on en voudra.
- Non, seulement deux.

Il courut aussitôt, mais quand il fut dans le jardin, il pensa qu'il n'avait pas demandé quelles fleurs il devait prendre, et il se hâta de refaire le chemin.

- Tu prendras, lui fut répondu, la fleur de la charité et la fleur de l'humilité.
- Je les ai déjà.
- Tu les as par présomption, mais en réalité, tu ne les as pas.

Et ce jeune se disputait, s'énervait, sautait de colère tout agité.

- Ce n'est plus le temps maintenant de se mettre en colère, lui dit le distributeur, lui refusant résolument la faux. Et celui-ci se mordait les poings de

rage.

Au vu de ce dernier spectacle, je détournai les yeux un instant de la lentille, qui m'avait appris tant de choses, ému aussi par les applications morales qui m'avaient été suggérées par mon ami. Voulant encore le prier de me donner quelques explications, il me répéta :

- Le champ de blé signifie l'Église ; la moisson, le fruit récolté ; la faux est le symbole des moyens pour faire du fruit et spécialement la parole de Dieu ; la faux sans fil est le manque de piété ; sans pointe, c'est le manque d'humilité ; sortir du champ en moissonnant signifie abandonner l'Oratoire et la Pieuse Société.

Troisième partie

La soirée du 4 mai, Don Bosco arrivait à la conclusion de son rêve. Dans le premier tableau, il avait vu l'Oratoire avec ses élèves, en particulier les étudiants ; dans le second, ceux qui étaient appelés à l'état ecclésiastique. Nous sommes maintenant au troisième tableau dans lequel, à travers des visions successives, apparaissaient ceux qui, en cette année 1861, étaient inscrits à la Pieuse Société de Saint François de Sales, avec une vue sur le développement prodigieux de celle-ci, et avec la disparition progressive des premiers Salésiens, auxquels succédaient les continuateurs de leur Œuvre.

Don Bosco parla ainsi.

Après avoir considéré à mon aise la scène de la moisson riche de tant de variétés, cet aimable inconnu me commanda :

- Maintenant fais tourner la roue dix fois ; compte et puis regarde.

Je me mis à faire tourner la roue et, après avoir complété le dixième tour, je regardai. Et voilà que je vis tous ces jeunes, que je me rappelais avoir caressés quelques jours auparavant, apparaître en adultes, d'apparence virile, certains avec une longue barbe, d'autres avec des cheveux grisonnants.

- Mais comment cela se fait-il ? demandai-je. L'autre jour celui-là était un enfant et on pouvait presque encore le porter dans les bras, et maintenant il est déjà si grand ?

L'ami me répondit :

- C'est naturel, combien de tours as-tu comptés ?

- Dix.

- Eh bien : 61 et 71. Ils comptent déjà tous dix ans de plus.

- Ah, j'ai compris ! Et j'observai au fond de la lentille des panoramas inconnus, des maisons nouvelles qui nous appartenaient et de nombreux jeunes élèves sous la direction de mes chers fils de l'Oratoire, déjà prêtres, enseignants et directeurs qui les instruisaient et ensuite les faisaient s'amuser.

- Fais encore dix tours, me dit le personnage, et nous serons en 1881. Je pris la manivelle et la roue fit dix autres tours. Je regardai et voilà que je vis à peine la moitié des jeunes que j'avais vus la première fois, presque tous avec des cheveux gris et certains un peu courbés.

- Et les autres, où sont-ils ? demandai-je.

- Ils sont déjà, me fut-il répondu, dans le nombre de ceux qui ne sont plus.

Cette diminution si notable de mes jeunes me causa un vif chagrin, mais je restai consolé en voyant aussi, comme dans un immense tableau, des pays nouveaux et des régions inconnues et une multitude de jeunes sous la garde et la direction de nouveaux maîtres qui dépendaient encore de mes anciens jeunes, dont certains avaient atteint l'âge mûr.

Puis je donnai encore dix tours à la roue, et voilà que je ne vis plus qu'un quart des jeunes que j'avais vus quelques instants auparavant, plus vieux avec la barbe et les cheveux blancs.

- Et tous les autres ? demandai-je.

- Ils sont déjà dans le nombre de ceux qui ne sont plus. Nous sommes en 1891.

Et voilà qu'une autre scène émouvante se produisit sous mes yeux. Mes fils prêtres, usés par les fatigues, étaient entourés d'enfants que je n'avais jamais vus, et beaucoup étaient de peau et de couleur différentes de celle des habitants de nos pays.

Je fis encore dix fois tourner la roue et je vis seulement un tiers de mes premiers jeunes, déjà vieux, courbés, défigurés, maigrichons, en fin de vie. Parmi eux, je me souviens d'avoir vu Don Rua si vieux et si chétif qu'on ne pouvait plus le reconnaître tant il avait changé.

- Et tous les autres ? demandai-je.

- Ils sont déjà du nombre de ceux qui ne sont plus. Nous sommes en 1901.

Dans beaucoup de maisons, je ne reconnus plus personne de nos anciens, mais des directeurs et des maîtres que je n'avais jamais vus et une multitude toujours plus nombreuse de jeunes, de maisons, de personnels dirigeants merveilleusement accrus.

- Maintenant, continua à me dire mon aimable interprète, tu feras encore dix tours et tu verras des choses qui te consoleront et des choses qui te tourmenteront.

Je fis encore dix tours.

- Voici 1911 ! s'exclama cet ami mystérieux. Ah ! mes chers jeunes ! je vis des maisons nouvelles, des jeunes nouveaux, des directeurs et des maîtres avec des vêtements et des costumes nouveaux.

Et qu'en est-il de mes amis de l'Oratoire de Turin ? Je cherchai sans arrêt au milieu de cette multitude de jeunes, et je n'en reconnus plus qu'un seul de vous autres, grisonnant et tombant sous le poids des années, entouré d'une belle couronne d'enfants auxquels il racontait les débuts de notre Oratoire et leur rappelait et répétait les choses apprises de Don Bosco ; et il montrait son portrait accroché aux murs de leur parloir. Et les autres anciens élèves, les supérieurs des maisons, que j'avais déjà vus vieux ?...

Après un nouveau signe, je pris la manivelle et tournai plusieurs fois. Je ne vis qu'une vaste solitude sans âme qui vive.

- Oh ! m'exclamai-je, je ne vois plus personne de mes amis ! Et où donc sont maintenant tous les jeunes qui furent accueillis par moi, si joyeux, vifs et robustes, et qui se trouvent actuellement avec moi à l'Oratoire ?

- Ils sont du nombre de ceux qui furent. Sache que dix ans se sont écoulés à chaque dixième tour de roue.

Je comptai alors combien de fois j'avais fait faire dix tours à la roue et il en résulta qu'il s'était écoulé cinquante ans et qu'autour de 1911, tous les jeunes actuels de l'Oratoire seraient déjà morts.

Et maintenant veux-tu encore voir quelque chose de surprenant ? me dit cet homme bienveillant.

- Oui, répondis-je.

- Alors fais attention si tu veux voir et en savoir plus. Fais tourner la roue dans le sens inverse, en comptant autant de tours que tu en as donnés auparavant.

La roue tourna.

- Maintenant regarde, me dit-on.

Je regardai, et voilà que j'eus devant moi une quantité immense de jeunes, tous nouveaux, d'une infinie variété de costumes, de pays, de traits et de langages, si bien que, malgré tous mes efforts, je ne pus distinguer qu'une minime partie avec leurs supérieurs, directeurs, maîtres et assistants.

- Ceux-ci me sont complètement inconnus, dis-je à mon guide.

- Et pourtant, me dit-on, ce sont tous tes fils. Écoute-les parler de toi et de tes anciens fils et de leurs supérieurs qui ne sont plus depuis longtemps ; ils se rappellent les enseignements reçus de toi et d'eux.

Je regardai encore avec attention. Mais lorsque je levai le visage de la lentille, la roue se mit à tourner d'elle-même avec tant de rapidité et de fracas, que je me réveillai en me retrouvant dans mon lit, épuisé, comme mort.

Maintenant que je vous ai raconté toutes ces choses, vous penserez : qui sait, Don Bosco est un homme extraordinaire, quelqu'un de grand, un saint sûrement ! Mes chers jeunes ! Pour éviter des jugements sots sur moi, je vous laisse

à tous pleine liberté de croire ou de ne pas croire ces choses, de leur donner plus ou moins d'importance. Je recommande seulement de ne rien tourner en dérision, que ce soit avec les camarades ou avec les étrangers. Je pense cependant qu'il est bon de vous dire que le Seigneur a de nombreux moyens pour manifester aux hommes sa volonté. Parfois, il se sert des instruments les plus inadaptés et indignes, comme il se servit de l'ânesse de Balaam en la faisant parler, et de Balaam, faux prophète, qui fit de nombreuses prédictions concernant le Messie. Par conséquent, il peut en être de même pour moi. Je vous dis donc de ne pas regarder mes actions pour guider les vôtres. La seule chose que vous devez faire, c'est de prêter attention à ce que je dis, car cela, du moins je l'espère, sera toujours la volonté de Dieu, et profitera aux âmes. En ce qui concerne ce que je fais, ne dites jamais : c'est Don Bosco qui l'a fait, donc c'est bien. Non. Observez d'abord ce que je fais ; si vous voyez que c'est bon, imitez-le ; si par hasard vous me voyez faire quelque chose de mal, prenez garde de l'imiter, laissez-le comme mal fait.

(MB VI, 898-916)